

## Quand la marge devient plus large que le centre

Marie-Claude Loiselle

---

Numéro 144, octobre–novembre 2009

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/25101ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer ce document

Loiselle, M.-C. (2009). Quand la marge devient plus large que le centre. *24 images*, (144), 3–3.

## QUAND LA MARGE DEVIENT PLUS LARGE QUE LE CENTRE

**D**ans le milieu du cinéma, le phénomène de la marge a depuis toujours été associé aux « indépendants », à ceux qui poursuivent une démarche la plus libre possible et qui trouvent leurs ressources hors des grands réseaux de production et de distribution. C'est eux qui ont toujours trimé le plus dur, souvent pendant de longs mois, voire des années, avant de parvenir à rassembler le modeste financement permettant de mener un film à terme.

Or, depuis quelque temps, le paysage semble avoir changé de configuration. Cela faisait déjà une quinzaine d'années qu'on avait vu se rétrécir comme peau de chagrin le nombre de cinéastes apparus au cours des années 1960 à 1980 ayant pu poursuivre une œuvre de maturité. Parmi les rares qui n'ont pas rendu les armes, presque tous (tels un Forcier ou un Lefebvre) sont contraints de réduire leurs ambitions afin de les adapter à des programmes conçus pour les films à moins de 1,2 M\$ ou à des bourses des conseils des arts – alors que ces mêmes organismes, débordés par l'explosion du nombre de demandes de financement qu'ils reçoivent à chaque concours, ne peuvent plus répondre qu'à 15 ou 20 % de ces demandes.

À ce cas de figure déjà connu s'ajoute maintenant le fait que de plus en plus de gens qu'on avait vus enchaîner film après film dans les cadres fixés par les lois du commerce se retrouvent en situation d'attente prolongée (autant en fiction qu'en documentaire), situation qui s'est aggravée depuis que l'on produit moins de fictions, mais à des coûts plus élevés, alors que les distributeurs sont de plus en plus hésitants à s'engager dans un film s'ils ne prévoient pas recueillir un minimum de 1 M\$ au box-office. Dans un contexte où la performance est devenue le seul moteur, bien des réalisateurs se trouvent rapidement éjectés hors du système, les vedettes d'hier vite usées et remplacées par du sang plus neuf, des figures plus au goût du jour et bien souvent des individus davantage corvéables.

Par ailleurs, un autre facteur affecte principalement le secteur du documentaire : le fait que Télé-Québec et Radio-Canada aient dramatiquement réduit la place accordée au documentaire unique et que les chaînes câblées semblent davantage enclines à appuyer des projets dont le résultat est prévisible. On pourrait avoir l'impression que, contrairement à la fiction, il se tourne de plus en plus de documentaires, mais cela tient uniquement à la confusion entretenue autour de ce terme, alors que dans les faits, cette augmentation ne concerne que des productions réalisées pour la télé toujours à moindres coûts, tournées et montées sans cesse plus rapidement, situation qui met chaque jour davantage en péril le cinéma documentaire, qui exige du temps et, par le fait même, des moyens beaucoup plus considérables.

C'est ainsi qu'un nombre toujours plus important de cinéastes sont jetés hors des voies officielles, repoussés vers une marginalité qui n'est pas du tout assumée ni revendiquée. Pas seulement les « têtes fortes », les plus ou moins rebelles, ceux qui font du cinéma avec le désir de venir bousculer les formes et notre regard sur le monde, des réalisateurs de tous les horizons éprouvent le sentiment que tout pourrait brusquement s'arrêter pour eux. Ces passages à vide forcés que tant de personnes doivent affronter en viennent même à plonger

un certain nombre d'entre eux dans une sorte de paranoïa, où chacun s'imagine être personnellement empêché de tourner, ostracisé. Mais pis encore, dans ce climat où chacun est sur les dents et sous tension continue, les cinéastes, même s'ils se savent collectivement victimes d'un système déséquilibré et malsain, n'osent même pas prendre la parole pour chercher à mettre à mal les aberrations de ce système qui les accable et, s'ils la prennent, ils vivent alors avec le sentiment de payer cette audace. On ne s'autocensure plus seulement au moment d'écrire un projet, en allant au-devant des exigences des télévisions, des institutions, des distributeurs ; on semble vivre avec la crainte de faire la moindre déclaration qui pourrait être fatale.

Dans un tel climat, le plus sournois des fléaux est venu peu à peu s'installer dans le milieu du cinéma. Combien de cinéastes se retrouvent à 50 ans, 60 ans (si ce n'est pas avant) rongés par l'amertume, avec l'impression que s'ils n'arrivent pas, ou sinon très difficilement, à réaliser leurs films, cela est dû à ce qu'ils ont fait ou pas su faire, dû à leur âge, à ce qu'elles sont des femmes, etc. ? Une multitude d'individus, de groupes, de sous-groupes se perçoivent ainsi en victimes d'un système qui, en vérité, exclut indifféremment tout ce qui n'est pas « conforme », qui ne répond pas à la norme ou à des standards d'efficacité. Cette société rongée par le mal de la gestion, des prévisions économiques, qui ne conçoit aucune exception pour les arts, la culture et tout ce qui concerne la connaissance ou la pensée, génère de plus en plus d'exclus. Il n'y a plus le centre et la marge : il y a le centre, qui impose son modèle, ses règles comme une évidence, notamment par de puissantes stratégies de communication, et une multitude de marges plus ou moins éloignées de ce centre, et qui en sont venues à se dresser les unes contre les autres. C'est ainsi que les femmes par exemple, se voyant minoritaires sur les écrans, ont formé un groupe de pression, les Réalisatrices équitables, qui se bat pour obtenir l'équité avec les hommes quant au nombre de projets appuyés par les institutions. Si leur diagnostic est juste, surtout dans le domaine de la fiction, leur revendication fait fi du fait que, dans la logique actuelle du système, ce n'est pas tant les femmes comme telles qui sont marginalisées (et on voit comment, dans le milieu du cinéma justement, celles qui jouent le jeu du pouvoir font leur place à tous les niveaux) que tous ceux qui ne répondent pas aux critères de performance définis par notre société mercantile, qu'ils soient hommes ou femmes. Et c'est contre cet état de fait qu'il faut avant tout se battre, tous ensemble, parce que le drame qui se joue, et qui menace sans cesse davantage la diversité des regards et des approches, nous concerne tous. Il en va de notre survie collective...

Marie-Claude Loiselle